

CAMUS: L'EVOLUTION D'UNE ATTITUDE

by

Martha A. Clancey

A Thesis

Submitted to

The Department of French

Carroll College

In partial fulfillment

of the requirements for Academic Honors

with the A.B. Degree in French

Carroll College

Helena, Montana

April, 1974



3 5962 00082 268

CARROLL COLLEGE LIBRARY
HELENA, MONTANA 59601

72-
C529
1974

SIGNATURE PAGE

This thesis for honors recognition has been approved for the
Department of French

Rev. O. L. Highlander
Director

Dr. Norman J. Graytak
Reader

Eileen J. Deercall
Reader

April 1, 1974
Date

TABLE OF CONTENTS

	page
Abréviationsv
Prologuevi
Chapter	
I. INTRODUCTION1
II. <u>L'ETRANGER</u>7
III. <u>LA PESTE</u>14
IV. <u>LA CHUTE</u>22
Epilogue28
Bibliography30

ABRÉVIATIONS

Pour faciliter la lecture, j'emploierai les abréviations suivantes.

C. <u>La Chute</u>
E. <u>L'Etranger</u>
EE <u>L'Envers et L'Endroit</u>
HR <u>L'Homme Révolté</u>
MS <u>Le Mythe de Sisyphe</u>
N. <u>Noces</u>
P. <u>La Peste</u>
CI <u>Carnets I</u>
CII. <u>Carnets II</u>

PROLOGUE

Albert Camus a écrit trois romans: L'Etranger, La Peste, et La Chute. Dans chacune de ces oeuvres, il nous présente un protagoniste par qui il nous démontre une attitude nouvelle dans sa philosophie. Meursault, dans L'Etranger, régarde sa société avec un esprit desintéressé et solitaire. Le groupe à Oran s'unie pour combattre la peste, et pendant ces mois dominé par le fléau, ils trouvent une solidarité commune. Camus nous présente ici une attitude qui exprime le confiance en l'humanité. Avec Clamence, le "héros" de La Chute, on perd cette confiance, et Camus nous introduit a ses idée à propos de la culpabilité de la société qui nous laissent dans le désespoir total.

On voit dans ces oeuvres une évolution dans l'attitude de Camus. D'un Meursault aliéné, il nous mène à une groupe unifié, puis il nous présente Clamence, homme cynique et éloigné. J'esserai de démontrer, dans les pages suivantes, cette evolution vers son rejet d'une société vide et apathétique.

CHAPITRE I

Albert Camus est né le 7 novembre 1913 à Mondovi en Algérie. Son père, qui était français, est mort en 1914, victime de la première guerre mondiale. Sa mère était d'ascendance espagnole. Albert, son frère, et sa mère habitait avec la grandemère maternelle, une femme qui dominait complètement la vie de sa fille et ses petits fils. Il a fait ses études supérieures à la faculté d'Algèr sous des conditions difficiles. Au même temps, il s'addonnait aux sports. Licencié en lettres (philosophie), il a présenté une dissertation d'études supérieures sur Saint Augustin et Plotin. La maladie l'a empêché de passer le concours d'agrégation.

Sa passion pour le théâtre se manifestait déjà. Il a fondé le Théâtre du Travail, puis l'Equipe dont il était à la fois animateur et acteur.

Il a travaillé et voyagé sous des conditions assez mauvaises. Il a visité en Espagne, en Italie, et en Tchécoslovaquie, des pays que l'on trouve dans ses premières oeuvres; dans L'Envers et L'Endroit (1937), et dans Noces (1938).

Journaliste à Algèr, puis à Paris, il est entré dans la Résistance; la libération le trouve rédacteur en chef de Combat, le journal de la Résistance.

Il a publié L'Etranger en 1942, puis Le Mythe de Sisyphe en 1943. Après ces oeuvres qui a apporté du succès,

Camus a écrit "Le Malentendu" et "Caligula", deux pièces du théâtre bien reçues. Il a fait un voyage aux Etats-Unis en 1946. L'année suivante, il a publié La Peste, oeuvre qui le désigna comme l'un des maitres des générations d'après guerre.

En octobre 1951 a apparu L'Homme Revolté et en 1956, La Chute. Il a reçu le Prix Nobel de Litterature en 1957. Le 4 janvier 1960 a l'age de 46 ans, il est mort dans un accident d'automobile.

Les attitudes de Camus étaient influencées par sa mère, une femme triste et silencieuse. Sa jeunesse pauvre et isolée lui a ouvert une conscience des émotions du monde qui l'entourrait.

Ce que je veux dire: Qu'on peut avoir sans romantisme--la nostalgie d'une pauvreté perdue. Une certaine somme d'années vécues misérablement suffisent à construire une sensibilité. (C, p.15)

Camus était malade pendant sa jeunesse, ainsi, on y trouve une préoccupation avec la mort et le salut, et avec la fragilité de la vie. Camus ne se donne pas aux memoires amères de sa jeunesse. Les difficultés de ces années sont balancés harmonieusement avec le monde naturel. La pauvreté a mis à point, a clarifié sa point de vue vers l'existence. La misère et le bonheur de la vie humaine se manifestent avec plus de clarté contre un fond pur. Pendant cette jeunesse pauvre et sans amertume, Camus a trouvé "two or three great and simple images to which the heart first opened". (EE, p.33) Ces images se trouvent dans le soleil (la chaleur sans trêve d'Algérie), la mer mediterannée, et la mère silencieuse et souffrante.

Jean Grenier, professeur de philosophie avait pu être la plus grande influence sur Camus. Son humanisme a influencé profondément les idées de l'auteur. De lui, Camus a pris le scepticisme, et le sens plus profond de la vie. Dans le préface des Iles de Jean Grenier, Camus constate que,

Personally, I had enough gods: the sun, the night, the sea. . . Someone had to remind me of the mysterious and sacred, of man's finitude and of his impossible love, so that I could one day return to my natural gods with less arrogance.¹

A cause de Grenier et d'autres--Gide, qui lui a donné les leçons du classicisme, des romanciers russes, Tolstoï et Dostovïevski, Melville et Kafka, Camus était reveillé à l'inquiétude et le doute, le sens du mystère et du sacré.

La génération de Camus vivait dans un monde plein d'agitation et de la cruauté de l'homme. Hitler, les camps de concentration, la torture, le terrorisme, les purgations en russe, le conflit en Algérie, et la guerre totale ont montré à Camus l'absurdité de la condition humaine.

La société de Camus l'a aussi beaucoup influencé. Les attitudes de l'Afrique du Nord; les morales et les éthiques essentielles, la confiance dans la satisfaction physique, le vide religieux et métaphysique, l'accorde avec les éléments naturels, l'horreur de la mort, et le peuple sans questions ont créé en lui quelque chose d'inquiétude et d'interrogatoire.

Il faut sans doute vivre longtemps à Algèr pour comprendre ce que peut avoir de déssechant un excès de biens naturels. Il n'y a rien ici pour qui voudrait apprendre, s'éduquer, ou devenir meilleur. Ce pays est sans leçons. Il ne promet ni fait entrevoir. Il se contente de donner, mais à profusion. (N, p.23)

Voilà le caractère de la société de Camus. Ici, il a trouvé une dichotomie de l'existence: la mort, l'étrangéité et la solitude dominant, mais l'homme y cherche la beauté et il a essayé de trouver une signification de la vie.

Camus était refusé par le service militaire à cause de la santé mauvaise. Sans choix, il a compris qu'il faut

Accepter. Et par exemple, voir le bon dans le mauvais. Si l'on ne veut pas de moi pour combattre, c'est qu'il m'est constamment donner rester à part. Et c'est de cette lutte pour rester un homme normal dans des conditions exceptionnelles que j'ai toujours tiré mes plus grandes forces et ma plus grande utilité. (CI, p.173)

Camus n'était pas content de rester tranquille après avoir été refusé. Il était un homme actif, un homme d'une conscience morale. Il a trouvé une nécessité

. . . d'abord de se taire--de supprimer le public et de savoir se juger. D'équilibrer une attentive culture du corps avec une attentive conscience de vivre. D'abandonner toute prétention et de s'attacher à un double travail de libération--à l'égard de l'argent et à l'égard de ses propres vanités et de ses lâchetés. (CI, p.107)

Dans cette dichotomie d'existence qu'il a trouvé, Camus a trouvé l'absurde--un non-sens de la vie, un sentiment à l'origine de la pensée et de l'action, émotion "certain" quoique "confuse et indéterminée, présente quoique lointaine." (MS, p.24) "Le non-sens est non seulement en dehors de nous,

de nous, mais en nous."² Nous mourrons et rien n'a donc de sens, et notre aventure humaine est inutile. "Aucune morale ni aucun effort ne sont à priori justifiables devant les sanglants mathématiques qui ordonnent notre condition."³ L'homme se rend compte que sa vie est lassante et écoeurante à cause de l'identification de la conscience au rythme sans but de la vie. L'homme expérience l'étonnement puis la lassitude. C'est cette lassitude écoeurée duquel la conscience essaie de se dégager. Ce dégagement est nécessaire. Sans lui, l'homme se perd dans l'irrationnel.

L'absurde est essentiellement un divorce. Il n'est ni dans l'un ni dans l'autre des éléments comparés. (L'opposition de ma conscience à l'irrationnel.) Il naît dans leur confrontation. (MS, p.48.)

Ainsi, l'homme répond à l'absurde. La première réponse est le suicide, mais celui-ci n'est pas en accord avec l'expérience. Le suicide élude l'un des termes principaux: la conscience. La deuxième réponse est l'espoir, mais elle élude l'irrationnel. L'espoir dit que, dans l'avenir obscur, tout sera expliqué. Ainsi, on ignore l'irrationnel. Sans l'irrationnel, la conscience est sans opposition, et elle retombe dans le sommeil de la vie quotidienne. La seule, vraie réponse est la révolte. C'est elle qui maintient les deux termes et assure leur confrontation. "Elle est un confrontation perpétuel de l'homme et de sa propre obscurité.

²Robert de Luppé, Albert Camus (Paris: Editions Universitaires, 1963), p.16.

³Ibid., p.18.

Elle remet le monde en question à chacune de ses secondes."

(MS, p.77.)

Dans ses trois romans, Camus exprime la révolte, mais trois révoltes différentes. Ces révoltes, celle de Meursault, celle de la groupe en Oran, et celle de Clamence nous démontrent une évolution de l'attitude de l'homme vers la société. On commence avec l'innocent--Meursault, et on finit avec Jean-Baptiste Clamence--un homme qui baigne dans la culpabilité.

CHAPITRE II

L'Etranger est l'histoire de Meursault, employé de bureau à Algèr. Sa mère est morte, il est allé à l'asile où elle habitait depuis quelques années. Il l'enterre dans une attitude d'indifférence et ne verse aucune larme. Il rentre à Algèr, puis, le soir, il baigne dans le port. Là, il refait la connaissance de Marie, une dactylo du son bureau. Elle devient sa maîtresse. Il se lie avec Raymond, son voisin, qui est souteneur. Le dimanche suivant, Raymond invite Meursault et Marie à passer une journée à la plage. Ici, le drame commence. . . Meursault tue un Arabe, il est jugé et condamné à mort par la société.

La société de Meursault est ordonnée par la monotonie quotidienne de la vie.

Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway. . . sommeil et lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, et samedi, sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. (MS, p.25)

La ville d'Algèr n'inspire que l'ennui et la monotonie, Meursault détestait les dimanches, parce qu'il ne travaillait pas le dimanche. La société de Meursault est une société que ne pense qu'aux aspects superficiels de la vie. . . l'argent, le confort, la nourriture.

Meursault est un étranger dans cette société. Son étrangeté est un aspect de sa révolte contre la société,

mais cette révolte est passive et n'est pas préméditée. Elle se montre à travers la forme et le style de son histoire. La conscience de Meursault s'identifie avec la routine des gestes quotidiennes. Il est homme passif, ennuyé, fatigué, indifférent. Sa vie n'a pas de sens et n'avance pas vers un but. Elle ne s'ordonne pas autour d'une idée. Elle se déroule, aveugle et automatique. "Elle est tissée d'une éternelle répétition de gestes, de petites pensées, de grossières sensations."¹ Meursault n'explique jamais ses motivations. Il n'exprime que l'ennui quand sa routine est dérangée. Il fume une cigarette à la veillée de sa mère; il ne pleure pas à son interrement. Il est prêt à se marier avec Marie, mais il ne l'aime pas. Présenté avec l'occasion de prendre une position à Paris, il refuse. Il est indifférent aux buts conventionnels de la société. Il n'a aucune ambition de s'avancer dans le monde. Une telle indifférence est le moyen par lequel Meursault exprime sa révolte. L'amour, le remords, la joie ne sont pas une partie de la conscience de Meursault. Boire, manger, dormir, fumer, sont les actions et les sensations de première importance. Meursault n'est pas indifférent aux origines immédiates du plaisir ou du déplaisir.

Il semble incapable de s'élever par l'imagination, par la réflexion ou par le sentiment, au-dessus

¹Ibid., p.70.

des sensations elementaires. Il a faim ou il n'a pas faim. . . il ne témoigne d'aucune curiosité intellectuelle, ou politique ou artistique.²

Meursault est une énigme. Il ne s'interesse à rien, mais il est bon observateur, il est assez intelligent. Au cinéma, il explique les films à son amie "qui ne comprend pas toujours". (E, p.53.) Ses valeurs sont les sensations physiques et le présent. Il ne pense ni au passé au avenir. Il n'apprécie que

les plus pauvres et plus tenaces de mes joies; des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain cul de soir, le rire et les robes de Marie. (E., p.148)

La révolte se trouve aussi en la moralité de Meursault. Cette moralité consiste dans un action en accord avec ses propres sentiments plutôt que la moralité de la société-- l'obéissance à un code à priori. Ce code est fondé sur de valeurs universels, et accepter ce code veut dire le réjection de n'importe quel sentiment que conflige avec ces valeurs. Meursault a accepté le monde naturel comme base de tout bonheur. Ainsi, la vérité pour Meursault est la sensation physique, la vérité pour la société consiste en les motivations abstraits.

Meursault reconnais l'absurd depuis longtemps. Son patron lui a offert une occasion de travailler à Paris. Il l'a refusé. Il se rend compte qu'il ne peut pas imposer un

²Pierre-Georges Castex, Albert Camus et L'Etranger (Libraire José Corti, 1965), p.68.

sens significatif sur sa vie; il réjete les ambitions sociales et économiques.

. . . je ne voyais pas de raison pour changer ma vie. . . Quand j'étais étudiant, j'avais beaucoup d'ambitions de ce genre. Mais quand je du abandonner mes études, j'ai très vite compris que tout cela était sans importance réelle. (E, p.64)

Il a subi un bouleversement intérieur qui l'a conduit à douter tous. Il voit la manque de la cohérence dans le monde, et il refuse les abstractions normales que l'homme met entre la réalité et lui-même. Meursault nie cet code et sa stabilité. Il est étranger aux passions qui sont les motrices ordinaires de l'activité sociale comme l'ambition, l'amour, et l'amitié.

Tel est bien Meursault: un homme qui a cessé de se poser de problèmes, qui renonce à jouer le jeu social, qui s'est reconnu réfractaire aux conventions de toute sorte, qui ne s'attend rien de personne, et qui juge inutile de se confier à personne, qui a depuis longtemps rompre tout dialogue avec sa mère et qui ne soucie d'en nouer un véritable ni avec une maitress ni avec un ami qui garde le plus souvent dans sa subconscience le secret de ses émotions.³

Meursault est dominé par ses sensations physiques, mais l'univers l'influence aussi. Il tue l'Arabe à cause "du soleil". Il est dirigé et commandé par la force de l'univers.. L'univers place des limites sur Meursault. Ses besoins et ses desires sont parfois frustrés par cet univers. La chaleur du soleil l'épuise. L'opposition entre Meursault et le soleil se culmine dans le meurtre de l'Arabe.

³Op.cit., Castex, p.79.

Je ne sentais que les cymbales du soleil sur mon front et. . . il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. (E, p.87-8)

La deuxième partie du roman est commandé par le regard de la justice sur cet homme essentiellement indifférent.

Meursault est interrogé par un magistrat d'instruction, puis, son avocat. Devant le magistrat, il refuse de donner une motrice pour sa crime sauf "à cause du soleil". Il refuse de répentir; il constate qu'il ne croit pas en Dieu. Ici, Meursault nie la raison d'être du magistrat, qui croit en Dieu. Il manque de la douleur quand il parle de sa mère. L'agitation du magistrat ne l'émouve pas, elle n'inspire aucune émotion en Meursault. "Voulez vous. . . que ma vie n'ait pas de sens?" (E, p.99) est le cri du magistrat. Meursault le comprend, même s'il révolte contre ces valeurs. "C'était là sa conviction, et s'il devait jamais en douter, sa vie n'aurait plus de sens." (E, p.100) C'est la même histoire avec l'avocat, qui lui parle de sa mère et du jour de l'enterrement. "On avait. . . fait une enquête. . . les instructeurs avait appris que j'avais fait preuve d'insensibilité." (E, p.100) Ce compte rendu inquiète le pauvre avocat. Il ne comprend rien de Meursault. Meursault inspire en lui le dégoût et le peur. Il n'a rien en commun avec cet homme indifférent et incompréhensible. La défense de Meursault est faible, parce qu'il ne l'accepte ni le comprend. Tous les deux, le magistrat et l'avocat, ont peur de cet étranger qui révolte contre leur code morale. Son attitude menace leur

stabilité et leur farce heureuse.

Pendant le procès, Meursault fait face à la société qu'il défi. Il ne se sent pas une partie de cette société, plutôt, il est observateur--indifférent et ennuyé. Il ne sent pas d'émotion, sauf la curiosité. Son seul désir est d'échapper la chaleur et le sommeil. On sent ici l'hostilité de la société vers Meursault. On oublie le fait qu'il a tué un homme. Le procureur rémarque

Messieurs les jurés, le lendemain de la mort de sa mère, cet homme prenait des bains, commençait une liaison irrégulière, et allait rire devant un film comique. Je n'ai rien de plus à vous dire. (E, p.133)

Meursault est condamné à cause d'une manque des larmes. Il est un "monstre" qui ne montre pas ni de la culpabilité ni des émotions. Encore pire, Meursault accept ce rôle. Il est un innocent qui ne se rend compte de sa situation. Sa révolte trouve son origine dans cette innocence, et il est condamné à cause de cette révolte. "La société qui pouvait lui pardonner son acte ne peut admettre le défi qu'il incarne."⁴

Il y existe une autre raison pour la condamnation de Meursault. L'honnêteté. Il refuse de mentir. Il en est incapable. Pour Meursault, la prétention est un mensonge.

Mentir, ce n'est pas seulement dire plus que ce qui est et en ci qui concerne le coeur humaine, dire plus qu'on ne sent.⁵

⁴Jean Claude Brisville, Camus (Paris: Editions Gallimard, 1959), p.54.

⁵Op. cit. Castex, p.97.

Meursault est

En somme, la simplicité même, pour ne pas dire l'insignifiance. Mais quelque chose cependant le désigne entre nous: son inaptitude profonde au mensonge. En même temps que sa grandeur il lui devra sa perte.⁶

Pendant ses derniers jours en prison, Meursaulte pense à la mort. Il refuse le confort de l'espoir. Il essaye à accepter sa mort. Ceci n'est pas facile pour Meursault, parce qu'il ne croit pas en Dieu. Quand il sera mort, tout sera fini. On l'oubliera, comme s'il n'avait jamais vécu.

La dernière visite de l'aumônier lui offert l'espoir religieuse, qui avait été déjà rejeté par Meursault. Cette dernière visite exaspère Meursault et sa révolte prend une forme tangible et sensible: Meursault refuse la mort dans le moment même où celui-ci s'impose. L'absurdité de cette situation est qu'il est en même temps conscient de la mort et la refuse. [Il est à l'extrême pointe de la dernière pensée du condamné à mort.]

Je déversais sur lui tout le fonde de mon coeur des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain. . . Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sur d'être en vie puis qu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette morte qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais de moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. (E, p.168)

Meursault reconnaît la morte. Il l'accepte et il la défie.

⁶Op.cit., Brisville, p.51.

Ici se trouve sa révolte ultime: le dernier cri contre une société qui ne lui importait rien.

Meursault, après ce débordement, sent la paix d'un homme content. ". . . j'ai senti que j'avais été heureux, et qu je l'étais encore." (E, p.172.) Il est prêt à tout revivre en face de la mort. ". . . je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde." (E, p.171)

CHAPITRE III

"Du malheur individuel nous débouchons au coeur de la condition humaine."¹

La Peste est l'histoire d'une maladie, le fléau, et de la ville qu'elle attaque, Oran. C'est un récit du développement de la peste jusqu'à son apogée, puis son dénouement. C'est l'histoire d'un groupe d'hommes qui la combattent et l'histoire du peuple d'Oran qui souffrent des effets de la peste pendant des mois.

Oran est une ville sans arbres, sans beauté, sans âme. Elle se trouve entre une baie et des montagnes, mais elle est entourée par un mur qui la sépare de cette beauté naturelle. Oran est "un lieu neutre" et ". . . on s'ennui et qu'on s'y applique à prendre des habitudes." (P, pp.13-4) Dans une telle ville, on devient placide et engourdi. On oublie les désirs rebelles qui mettent l'homme en opposition avec monde. La vie à Oran est monotone et les citoyens sont incapables de transcender l'enquête quotidienne de l'argent. Ils ignorent la beauté de la baie et des montagnes; ils ne cherchent rien au delà des plaisirs et des comforts superficiels. L'amour idéal n'y existe pas.

Les hommes et les femmes, ou bien se dévorant rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou

¹Op.cit., Brisville, p.60.

bien s'engagent dans une longue habitude à deux. Entre ces extrêmes, il n'y a pas souvent de milieu... faute de temps et réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir. (P, p.15)

La peste les attaque, ces citoyens sans âme. Les citoyens d'Oran et cette peste sont les forces principales de l'oeuvre. Les citoyens représentent l'humanité en general; la peste, la condition humaine. Elle représente aussi le pouvoir de la mort et de la ruine de l'univers. L'homme est victime de cette force. Il n'a pas de choix; il ne peut pas l'échapper. Le vieux malade; l'asthmatique, reconnaît la peste. "Mais qu'est-ce que ça veut dire, la peste? C'est la vie et voila tout." (P, p.330)

"Oran change de visage; les pantins deviennent des hommes qui souffrent; la vie mécanique laisse la place à la douleurs"² Les citoyens d'Oran expérimentent quelque chose qui prend leur coeur et leur chair. Outre la douleur et la mort physique, l'homme expérimente la douleur morale.

. . . ses degrés, et comment le coeur humain est serré dans l'attente et comment l'amour--déchirement suprême--s'étient peu à peu et meurt.³

En Oran, on trouve quelques citoyens qui forment une groupe pour combattre la peste. La force motrice de chaque homme est différente, mais chacun de sa propre façon. Chaque homme ici reconnaît l'absurde dans cette vie dominée par la peste. Il révolte contre une condition qu'est indifférent aux espoirs et aux aspirations de la communauté humaine. On

²Op.cit., DeLuppe, p.81.

³Ibid., p.81.

ne peut pas changer l'ordre fondamental du monde, mais, au moins, on est capable de refuser à se joindre à cet ordre, donc, on révolte contre l'absurde. Nous pouvons lutter pour l'homme et contre n'importe quoi qui empêche, défait, ou humilie son humanité.

Bien sûr, nous savons que la peste a ses bienfaits, qu'elle ouvre les yeux, qu'elle force à penser. Elle est à ce compte comme tous les maux de ce monde lui-même. Mais ce qui est vrai aussi des maux de ce monde et du monde lui-même est vrai aussi de la peste. . . Il faut être un fou, un criminel, ou un lâche pour consentir à la peste, et en face d'elle, le seul mot d'ordre d'un homme est la révolte. (P, p.69)

À cause de cette révolte, les membres de la groupe deviennent plus conscients de l'absurde. Leur lutte est sans espoir, mais il faut qu'ils luttent.

Dr. Rieux est le narrateur du récit, mais un narrateur anonyme jusqu'au fin d'histoire. Il ne se sent pas héros. Il est médecin la guérison malades, c'est son devoir. Il est homme simple et sans prétensions. "Le salut d'homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord." (P, p.238)

Dès le commencement de la peste, Rieux ne sent pas un vrai amour pour l'humanité. Il est médecin mais il ne prétend pas d'aimer la société. . . "il ne s'agit pas d'héroïsme. . . il s'agit d'honnêteté. . . dans mon cas, je sais qu'elle consiste à faire mon métier." (P, p.18?)

Après la mort terrible de Jacques Othon, Rieux reconnaît l'absurde dans la mort des innocents. Il exprime sa colère contre la peste, contre la

la condition humaine, contre l'absurde. "Ah, celui-là, au moins, était innocent, vous le savez bien!" (P, p.237) Rieux affirme maintenant que la lutte contre le fléau n'est pas de choisir le courage contre l'amour, c'est de choisir d'aimer toute créature humaine. A cause de la peste, Rieux a trouvé le respect pour l'humanité, et il comprend le mal permanent et sans sens dans le monde. Avec son métier et son science, il révolte contre cet mal, même si sa révolte est sans espoir.

Mais lui, Rieux, qu'avait-il gagné? Il avait seulement gagné d'avoir connu la peste et de s'en souvenir, d'avoir connu l'aimitié et de s'en souvenir, de connaître la tendresse et de devoir un jour s'en souvenir. Tout ce que l'homme pouvait gagner au jeu de la peste, et de la vie, c'était la connaissance et le mémoire. (P, p.313.)

Jean Tarrou est un personnage complexe. Il reconnaît l'absurde depuis longtemps, mais avant le début de la peste, il n'agit pas contre cet fléau. Il est étranger en Oran, un observateur de la vie et de la condition absurde de cette ville. Il est homme lucide et intelligent, sensitif à la souffrance dans le monde. Tarrou croit qu'il y a un germe de la peste dans chaque homme, et que la plus qu'il puisse faire et de combattre pour les victimes. Ici on voit sa révolte: sa révolte contre la peste et sa révolte contre le mal d'humanité. Comme celle de Rieux, cette révolte est active et sans espoir.

Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau. (P, p.274)

Tarrou cherche aussi la saintété, mais une saintété sans Dieu. Il cherche à transcender l'humanité qui l'entoure; il cherche une pureté impossible de la pensée et de l'action. Il voudrait réjeter son humanité, et à cause de cette rejection, de cette transcendance de son humanité, il meurt. Il ne se lie pas aux citoyens d'Oran, dans un sens vrai de la fraternité.

Rambert, un journaliste de Paris se trouve à Oran au début de la peste, et quand les portes de la ville sont fermées, il est obligé de rester à Oran. Il ne peut rejoindre son amie à Paris. Il tente de s'évader, mais c'est en vain. Rambert est attiré par deux réalités: le bonheur personnel et la souffrance d'autrui.

Il était fausse de nier le bonheur--l'homme est fait pour lui, mais il était faus aussi de nier l'existence des autres et d'agir comme si on était seul.⁴

Rambert ne voulait que d'échapper de la ville, mais au moment où il trouve enfin un moyen pour échapper, il décide,

Mais maintenant que j'ai vu ce qu j'ai vu, je sais que je suis d'ici, que je le veuille ou non. Cette histoire nous concerne tous. (P, p.228)

Il s'est dédié à l'humanité, et avec cette acte, il s'est dédié à la révolte contre la peste, la condition humaine, et l'absurde.

Il avait changé, la peste avait mis en lui une distraction que, de toutes ses forces, il essayait de

⁴Ibid., p.87.

nier, et qui, cependant, continuait en lui comme une sourde angoisse. (P, p.316)

Cette décision de rester à Oran est une révolte pour la société.

Pour Paneloux, la peste est une punition livrée par Dieu contre un peuple sans foi, sans âme. Il réproche aux citoyens d'Oran leur manque de vertu, mais, après la mort de Jacques Othon, un enfant innocent, on voit un changement en Paneloux. Dans son deuxième sermon, il parle de l'incompréhensibilité de la souffrance et de la mort. On ne peut pas les comprendre, mais on doit les accepter parce que cette souffrance et cette mort sont la volonté de Dieu. L'homme doit approuver la peste, sinon, il nie l'existence et la volonté de Dieu. Avec Rieux après la mort de Jacques, il dit,

Cela est révoltant parce que cela passe notre mesure. Mais peut-être devons-nous aimer ce que nous ne pouvons pas comprendre. (P, p.238)

Il ne révolte pas contre cette condition, la peste. Il consent à la peste, en croyant que le fléau est une partie de la volonté divine. Il meurt à cause de ce consentement au mal du monde.

Cottard est un type étrange. Il est fugitif de la loi, et avant le premier cas de la peste, il tente de se suicider. Il est prêt à finir sa vie, mais avec l'événement du fléau, Cottard trouve sa raison d'être. Il accepte la peste; il la fait la bienvenue. Il révolte contre la peste parce qu'il aide la groupe, mais en vérité, il y trouve une commutation. Aussi, à cause de cette peste, il se sent uni à la

société, plutôt que criminel, haï et rejeté par cette société.

Son seul vrai crime, c'est d'avoir approuvé dans son coeur ce que faisait mourir des enfants et des hommes. Le reste, je le comprends, mais ceci, je suis obligé de lui pardonner. (P, p.325)

Son vrai crime est son attitude morale. C'est cette attitude qui le tue.

Rieux désigne Grande "le vrai héros" du récit parce qu'il agit à cause des bons sentiments. Il croit que l'homme est obligé par la fraternité humaine à aider des autres. Il révolte contre la peste; elle ne le domine pas. Grande maintient l'équilibre de sa vie personnelle. Il est un homme simple et bon. ". . . on peut bien dire que sa vie était exemplaire. Il était un de ces hommes. . . qui ont toujours le courage de leurs bons sentiments." (P, p.58) Il accepte sa fraternité à la communauté humaine. "Grand est de tous les personnages de La Peste la plus spontanément héroïque en même temps que le plus innocent."⁵ Il travaille contre la peste sans cesse, sa révolte est directe et simple. Les motivations ultérieures n'existent pas.

En somme, la révolte de la groupe est une révolte active. Au lieu de rester passive, comme Meursault, cette groupe d'hommes combatte la peste, même si cette lutte est sans espoir. Cette lutte a une valeur limitée. Ici, on apprend

⁵Op.cit., Brisville, p.63.

quelque chose de la nature de la vie. On est soumis à cette condition humaine, cette absurdité de la vie; on est sans espoir, mais on lutte pour trouver une valeur, n'importe quelle, dans la vie. La peste disparaît, mais

. . . à la vérité, il était difficile de décider qu'il s'agissait d'une victoire. On était obligé seulement de constater que la maladie semblait partir comme elle était venue. (P, p.291)

Rieux, Tarrou, Rambert, et Grande ont trouvé une valeur dans l'humanité--une valeur limitée, mais une valeur quand même. On reconnaît la qualité ténébreuse et incertaine de la condition humaine.

. . . peut-être le jour viendrait où pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une été heureuse. (P, p.332)

CHAPITRE IV

Jean Baptiste Clamence est un homme qui est tombé--
tombé d'une vie superficielle et vide. Sa chute est le pro-
duit d'un rire bizarre et derisoire qui le réveille à une
conscience de soi.

Avant ce réveil Clamence est un homme satisfait de soi,
assuré du présent et du avenir. Homme aimable et généreux,
il était longtemps heureux. "Specialiste des nobles causes,
aimé de femmes, profondément content de lui-même, Jean-Baptiste
Clamence joissait sans contrainte de son accord avec la vie."¹
Il se sentait à l'aise avec son conscience, et certain de
son pouvoir.

Non, à force d'être comblé, je me sentais. . .
désigné. Désigné personnellement, entre tous, pour
cette longue et constante réussite. . . je ne
pouvais croire que la réunion, en une personne
unique, de qualités si différentes et si extrême,
fut le resultat du seul hasard. . . je me sentais
autorisé à ce bonheur par quelque décret supér-
ieur. (C, p.36-7)

Clamence désigne sa jeunesse innocente un Eden, où sa con-
science n'avait pas une connaissance de la condition absurde
de la vie.

Un soir, sur le pont des Arts, Clamence entend un éclat
de rire mystérieux. Il en y trouve quelque chose de derisoire.

¹Op.Cit., Brisville, p.131.

Sa conscience s'éveille, dérangée par cet rire. "L'univers entier se mit alors à rire autour de moi." (C, p.94) Il pense à une femme qu'il avait vue se suicider. Il n'avait pas tenté de la sauver, et après quelque temps, il l'avait oubliée "les plongeurs rentrés laissent parfois d'étranges courbatures." (C, p.21) Avec ce rire, Clamence perd sa façade d'innocence, de bonheur, de contentement. Il s'ouvre au doute, à l'anxiété, et d'enfin, à la culpabilité. Maintenant, Clamence se rend compte de sa lâcheté. Il essaie d'échapper sa conscience. Il fait le bête pour l'évader.

. . . je projetais de crever les pneumatiques des petites voitures d'infirmes, aller hurler 'sale pauvre' sous les échafaudages où travaillaient les ouvriers, de gifler des nourrissons dans le métro.
(C, p.107)

Avec ses actions inutiles et absurdes, Clamence espère de ". . . mettre les rieurs de mon côté, du moins, me mettre de leur côté." (C, p.106) Avec le défaut de cette idiotie, Clamence se tourne vers la débauche, mais il entend toujours le rire. Ce sont les révoltes initiales de Clamence, qui n'accomplissent rien. Il a aliéné la société, en rejetant leur code morale.

Clamence s'en va de Paris, et il s'établit en Amsterdam. Il déteste cette ville, mais il y reste. Son habitation d'Amsterdam est un moyen de se punir. Il devient un "juge-pénitent".

A partir du moment où j'ai appréhendé qu'il y eût en moi quelque chose à juger, j'ai compris, en somme, qu'il y avait. . . une vocation irresistible de jugement." (C, p.92)

Il s'établit dans le bar "Mexico City", et ici, il confesse ses "pêchés" aux autres. Après sa confession apparemment spontanée, il juge la culpabilité des autres.

Maintenant, Clamence a se rendu compte de l'absurdité de la vie. Il experience le même désillusionnement que celle de Meursault qui avait abandonné ses études et celle de Tarrou qui avait se rendu compte de la peine capitale. Ici, la différence entre les illusions de la jeunesse et la réalité du monde se manifeste avec clarté devant Clamence. Maintenant, il n'est pas sûr de lui-même, il entend un monde hostile que se moque de lui. "Oui, ils étaient là. . . mais ils riaient." (C, p.92) On voit que ce réveil à l'absurde est nécessaire. Clamence devient consicent d'un mécontentement avec lui-même, et, par consequent, avec le monde.

La révolte de Clamence se manifeste sans but, sans valeurs. Il manque le respect de soi qu'il faut pour mettre à exécution une révolte positive, une révolte qui donnerait à l'homme un sens de la vie. Ses bêtises, sa débauche n'accomplissent rien, sauf une aliénation de la société et de soi-même. Sa révolte contre les moeurs et les attitudes de la société n'accomplice rien parce que ces moeurs et ces attitudes ne sont remplacés par celles de Clamence. Il y laisse un vide.

Clamence examine le passé, mais avec une conscience nouvelle. Il le trouve dominé par les mobiles bas et égoïstes. Son aide des victimes de l'injustice, et ses rela-

tions sexuelles, sont analysés comme attentats de dominer les autres et de s'agrandir. Il se rend compte qu'il était hypocrite. Avec la reconnaissance de sa manque d'innocence, il accepte la culpabilité absolue. Le "juge-pénitent" rejette une culpabilité relative. Il préfère la culpabilité au lieu de l'incertitude. Il se juge, et il juge d'autres, par des étendards trop élevés. Aux yeux de Clamence, tout le monde est coupable, même le Christ, à cause des morts des Innocents. Si nous ne pouvons affirmer l'innocence de personne, nous pouvons à coup sûr affirmer la culpabilité de tous. "Puisque nous sommes tous juges, nous sommes tous coupables les uns devant les autres." (C, p.135)

Clamence ne croit pas en Dieu, donc, il doit trouver un autre juge. Il sent un besoin d'être jugé, à cause de cette culpabilité absolue qu'il trouve dans son âme, dans sa vie. Il cherche une transformation radicale de soi, même si cette transformation termine dans son escalement. Un juge universel ne se manifeste pas, ainsi, Clamence se désigne juge. Il choisit le nom de Jean-Baptiste Clamence--"la voix dans le désert." Il voudrait être un prophète de la culte de la culpabilité et de l'escalement. Cette culte va régner dans le monde, et Clamence peut, avec cette culte, échapper sa conscience.

Mais sur les ponts de Paris, j'ai appris moi aussi que j'avais peur de la liberté. Vive donc le maître, quel qu'il soit, pour remplacer la loi du ciel. . . Enfin, vous voyez, l'essentiel est de n'être plus libre et d'obéir, dans le repentir, à plus coquin que soi. Quand nous serons tous coupables, ce sera la démocratie." (C, p.66)

Aux yeux de Clamence, tout le monde est coupable. Personne n'échappe ce jugement.

Que Clamence se désigne juge n'est pas surprenant.

". . . je ne me suis jamais senti à l'aise que dans les situations élevées. Jusque dans le détail de la vie, j'avais besoin d'être au dessus." (C, p.3?) Cette attitude se montre dans le fait que Clamence devient juge. Il se sent supérieure aux autres, puis, il les juge. "La vérité est que tout homme intelligent, vous le savez bien, rêve d'être un gangster et de régner sur la société. . ." (C, p.66)

Avec ce jugement de soi, Clamence révolte contre lui-même. Il ne s'accepte pas. Il sent un désir pour un amour absolu, qui est impossible à atteindre. Ces désirs rebelles sont analysés par Clamence comme signes de la culpabilité, plutôt que les indicateurs de l'absurdité hostile de l'univers qui ne permet pas cet amour. Maintenant, la révolte de Clamence devient intérieure.

Clamence rentre toujours à la culpabilité d'humanité. Sa révolte consiste en qu'il déclare cette culpabilité, et elle devient le moyen par lequel il exprime cette révolte, sa nouvelle culte des hommes coupables de l'apathie et l'egoïsme. Le jugement de soi, puis le jugement d'autrui contre des étendards hauts suivi par la condamnation inévitable comprennent la fondation de la culte.

La révolte de Clamence n'est pas passive comme celle de Meursault ni positive comme celle de la groupe à Oran.

Cette révolte est négative et vocale. Clamence touche la société, mais il rend à la société un désespoir profond. Même si les révoltes de Meursault et d'Oran sont conscientes de l'absurdité, et manquent l'espoir, on y trouve une attitude positive. Cette attitude ne se trouve pas en Clamence. Il est négatif et dérisoire. Il ne voit pas de valeur dans l'humanité. La culpabilité règne. Ici se trouve la chute de Clamence.

EPILOGUE

Tels sont les protagonistes de Camus: un Meursault taciturne et passif, une groupe à Oran active et compatissante, et un Clamence dérisoire et négatif. Chacun reconnaît l'absurde, chacun refuse d'accepter cette condition. Chacun refuse d'accepter la condition humaine telle qu'elle est, mais on trouve une différence dans leur protestation.

Meursault est un homme solitaire et passif, qui ne se concerne pas avec la société qui l'entoure. Au début, sa réaction, sa révolte, n'est pas consciente et lucide, mais, enfin, il s'ouvre "à la tendre indifférence du monde". Ici, il comprend et accepte sa révolte.

A Oran, on reconnaît dans la peste la condition humaine, et, en plus, la futilité de la lutte contre cette condition. On reconnaît aussi le fait qu'on doit lutter contre elle, même si la lutte est sans espoir. Ainsi, cette révolte est consciente. On voit ici une évolution envers l'unité d'homme en face de l'absurde.

Clamence, homme bizarre et négatif, n'est pas du tout passif. Il agit, mais dans un sens cynique. Il ne se lie pas à la société comme la groupe à Oran; plutôt, il reste en haut, élevé au dessus des autres. Il est "une voix dans le désert", mais il n'offre que la connaissance de la culpabilité et du désespoir. L'innocence de Meursault n'existe plus, et on voit l'unité d'homme seulement dans la culpa-

bilité commune d'humanité. Clamence est un énigme qui réjete les valeurs conventionnelles et qui ne les remplace qu'avec un vide.

Ainsi, Camus nous présente une évolution dans son attitude envers la condition humaine et la société qu'elle domine. La confiance trouvée dans La Peste disparaît dans La Chute. Il nous laisse dans le désespoir, sans un Dieu, sans aucune certitude envers de notre destin.

BIBLIOGRAPHY

- Camus, Albert. L'Etranger. Paris: Editions Gallimard, 1942.
- _____. La Peste. Paris: Librairie Gallimard, 1947.
- _____. La Chute. Paris: Editions Gallimard, 1956.
- _____. L'Homme Révolté. Paris: Editions Gallimard, 1951.
- _____. Le Mythe de Sisyphe. Paris: Editions Gallimard, 1943.
- _____. Carnets I. Paris: Editions Gallimard, 1962.
- _____. Carnets II. Paris: Editions Gallimard, 1964.
- _____. L'Envers et L'Endroit. Paris: Editions Gallimard, 1958.
- _____. Noces. Paris: Editions Gallimard, 1950.
-

Brée, Germaine. Albert Camus. New York: Columbia University Press, 1964.

Brée, Germaine (ed). Camus. Englewood Cliffs, N.Y.: Prentice-Hall, Inc., 1962.

Brisville, Jean Claude. Camus. Paris: Editions Gallimard, 1959.

De Luppé, Robert. Albert Camus. Paris: Editions Gallimard, 1963.

Grenier, Jean. Les Iles. Paris: Editions Gallimard, 1959.

King, Adele. Camus. New York: Capricorn Books, 1964.

Lévi-Valensi, Jacqueline (ed.). Les Critiques de Notre Temps et Camus. Paris: Editions Garnier Frères, 1970.

Scott, Nathan A. Albert Camus. New York: Hillary House Publishers LTD., 1962.

Thody, Philip. Albert Camus 1913-1960, A Biographical Study. New York: MacMillan Co., 1961.

1-10-61
12
4-10-61